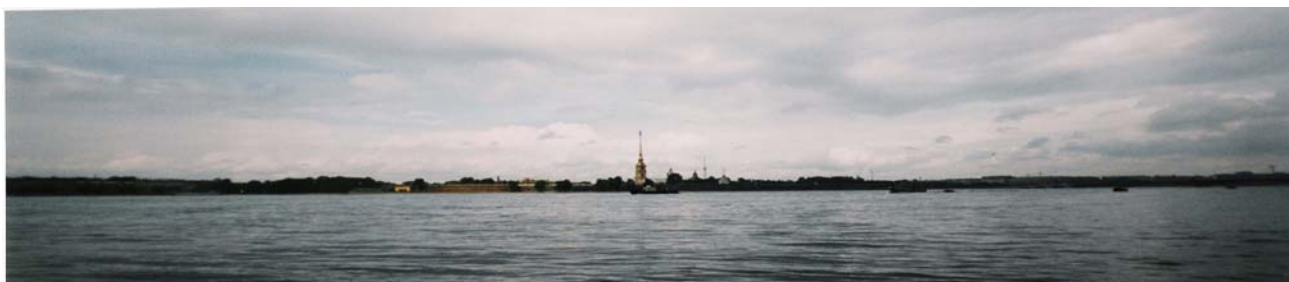


## Saint-Pétersbourg, trois cents ans d'histoire et de légendes.



Mai 2003 la Venise du Nord se pare de ses plus beaux habits pour fêter son tricentenaire. Loin des idées toutes faites et des clichés stéréotypés, Saint-Pétersbourg se vit au milieu de ses habitants et de ses mystérieux faubourgs.

### Juillet 1995

Premier voyage seule et hors « Europe » : la Russie ! Je suis formatée par nos médias et j'ai plein d'idées préconçues sur ce que je vais voir pendant les deux mois de cours de russe que je viens prendre à Saint-Pétersbourg, ex- Leningrad, ex-Petrograd.

C'est bien l'ex-Union Soviétique dont on m'a parlé que je trouve, après 3 heures de vol : milice à la kalachnikov, contrôle suspicieux des passeports. Le boulevard qui va de l'aéroport de Pulkovo au centre ville est bordé de bâtiments gris et délabrés. Le ciel ploie sous les nuages. Les gens sont courbés. La Neva se fond dans la grisaille ambiante. La ville est plongée dans une espèce de torpeur presque palpable. La cathédrale Saint-Isaac, pourtant protégée par la statue de Pierre le Grand, semble avoir peur. Le Palais d'Hiver porte bien son nom. La Nevski, grande avenue qui remonte de L'Amirauté à la Laure (monastère orthodoxe) Alexandre Nevski, est sombre, sans lumière ni vitrine. L'église de la Résurrection est terne. Le globe de « Dom knigui » (grande librairie) s'est caché sous des immenses plaques de tôle. Les lions du pont de la Moika détournent les yeux. Gostinii Dvor, sorte de GOUM (ancien magasin d'état) pétersbourgeois, présente sur ses étals des habits, des chaussures, du poisson, des écrous, un moteur et autres objets, le tout dans un désordre pauvre.

La famille qui m'accueille est une famille « standard » : Natacha, une femme d'une quarantaine d'année et Svéta, sa fille de 15 ans. Pas d'homme. Le couple a divorcé peu de temps après la naissance de Svéta. Le père travaille en Sibérie, dans une usine « à risque » (les salaires y sont plus importants) et leur verse une pension. Natacha est ingénieur au chômage. Pour arrondir les fins de mois, elle loue une chambre de son appartement, une ancienne *komunaka* (appartement communautaire). Le week-end, Natacha va à la *datcha* pour cultiver son lopin de terre et rapporter de quoi faire des conserves pour l'hiver. Elle m'invite à y passer une journée. Elle préfère que je ne dorme pas là-bas : « pas assez confortable pour toi ». Natacha évoque la douce période où sa *datcha* était avant tout un lieu de détente et non de travail. Mais il faut manger. Elle n'a pas le choix et comme bon nombre de ses compatriotes, elle retrousse ses manches.

Ma professeuse de russe, Léna, a un parcours bien particulier. En 1989, au cours d'un voyage en Angleterre avec sa promo, Léna décide de ne pas revenir en Union Soviétique et de tenter sa chance. Six ans plus tard, elle revient au pays. La Russie lui manque et c'est « maintenant ou jamais ». Elle enseigne le russe aux étrangers, l'anglais aux hommes d'affaires, « mafiosi », comme disent les russes. Le retour et la réadaptation sont très durs. Léna se bat, sous l'œil incrédule et ironique de ses amis, pour mener sa vie comme elle l'entend. Elle souhaite meubler et décorer son appartement à son goût : de la peinture blanche et non la tapisserie marron, produite au kilomètre d'un bout à l'autre de la Russie, avoir sa machine à laver (luxe !) dans sa salle de bains et non dans la cuisine. Elle va jusqu'à soudoyer à la vodka le soit-disant plombier qui acceptera de couper l'unique arrivée d'eau du bâtiment de 20 étages le temps de faire le branchement nécessaire et sans attendre indéfiniment l'autorisation officielle. C'est parfois très dur de se battre mais elle aime trop son pays pour abandonner. Elle veut leur montrer que c'est possible. Quel courage !

Mes repères en prennent un sacré coup. Je m'habitue, malgré tout, aux vieux kiosques poussiéreux, aux plaquettes de médicaments entamées, parfois périmées vendues sur un bout de table à la sortie du métro, à la quasi-absence ou au prix exorbitant de ces petits « riens » de mon quotidien d'occidentale : produit-vaisselles, lessives, produits hygiéniques, certains aliments aussi, comme les yaourts, le café... Je me surprends même à faire du lèche-vitrine...

Très honnêtement, ce n'est pas la ville, trop triste, trop sale, trop étouffante - au risque de choquer, j'en arrive parfois à la trouver laide - qui me donne l'envie de revenir, mais ses habitants qui la connaissent par cœur, ses légendes plus ou moins crédibles, ses poètes que n'importe quel russe est capable de déclamer des heures et des heures, son histoire. Trois cents ans d'histoire tumultueuse : Pierre le Grand,

créateur de l'Empire russe, assez fou pour assécher des marécages et y bâtir une ville. Pouchkine. Catherine II, fervente admiratrice de nos Lumières qui élargit l'Empire jusqu'à la mer Noire. Alexandre II et l'abolition du servage. Raspoutine. Kronstadt, berceau des révolutions de 1905 et 1917. L'insurrection de Saint-Pétersbourg, l'assassinat de Nicolas II et de sa famille à Iekaterinbourg. L'Urss. Lénine. Staline, le « petit père des peuples ». L'abominable blocus de la seconde Guerre Mondiale. La chute du « colosse au pied d'argile ». Et j'en passe!



### Septembre 1998

Dans quelques heures, je serai à Saint-Pétersbourg, pour une année universitaire cette fois. Mon premier hiver russe... Que vais-je découvrir après ces trois années d'absence?

Une vague de fraîcheur a balayé la couche de plomb qui écrasait la ville. Pulkovo s'est habillé de quelques pancartes publicitaires. Le Palais d'Hiver s'est offert un petit ravalement. La Nevski a revêtu quelques lumières et ouverts des boutiques. Les kiosques et les vendeurs de glaces sont en bonne place pour l'hiver à venir. Devant Gostinii Dvor, tous les partis politiques

viennent prêcher pour leurs paroisses : adeptes de Jirinovski (le « Le Pen » russe), orthodoxes, anarchistes, nostalgiques du « grand » Staline... Ils sont tous là, en bonne entente, à brandir leurs journaux, à discuter avec les gens de passage. Je n'arrive pas à me souvenir s'ils étaient déjà là en 95. La magnifique église de la Résurrection a fait refaire ses 2000 m<sup>2</sup> de mosaïques. Les lions de la Moïka ont la tête haute. Le globe de Dom Knigui est en réparation. Gostinii Dvor s'est fait une beauté et accueille nos marques et grands couturiers. Il n'a fait que reléguer sa pauvreté à moins de 500 m de là, du côté de Apraksin dvor, (marché, repaire de la mafia géorgienne) et de la Place Sennaïa, près de laquelle je vais vivre avec deux amies françaises.

Nos cours ont lieu à Smolnii, ancienne école de jeunes filles de très bonne famille, bâtie par Catherine II, juste derrière l'Église du même nom. Cette église bleue et blanche n'a jamais été consacrée car un des ouvriers s'y est suicidé. Elle sert de salle de concert ou d'exposition.

Excitation des premiers flocons de neige. Golfe de Finlande et Néva immobilisés. Fontanka, Moïka, Griboedov, canaux gelés et fumants. Colonnes de St Isaac cristallisées. Les pas qui crissent, les ombres noires des babouchkas qui disparaissent dans les dédales de cours intérieures. Les joues rougies des bambins, engoncés dans des épaisseurs sans fin de manteaux. L'univers indescriptible et le cérémonial du bania (bain de vapeur, douche ou bain glacé, massage avec des petites branches de bouleau liées). L'incontournable et délicieux « chokoladni stakantchik » (glace russe) après les cours. Le thé-blini-backgammon au café « l'Idiot » sur la Moïka, les chutes, les plaques de glace... Les thé-vodka de nos amis russes. Les opéras de chambre de l'Amphithéâtre de l'Ermitage, le Mali Dramatitcheski Teatr avec la réputée troupe de Dodine, etc.

Tableau idyllique, bien-sûr pour l'étudiante française que je suis. Saint-Pétersbourg est un décor de rêve ! Mais il y a l'autre Saint-Pétersbourg que je ne peux oublier : celui de Natacha, de Léna et des autres.

Natacha, mon ancienne logeuse, vient d'être grand-mère. Svéta a mis au monde un petit Micha dont le père est un jeune militaire de 19 ans. Mon enthousiasme et mes félicitations sont vite refroidis. Je tombe en plein drame familial : Michenka est une bouche supplémentaire à nourrir. « Svéta est inconsciente ! Elle aurait dû avorter. On ne fait pas de bébé dans ces conditions-là ! Son mari est trop jeune et risque peut-être un jour de disparaître dans le cauchemar tchéchène, s'il ne l'abandonne pas pour une bouteille de vodka ». Malgré quelques « signes extérieurs de richesse » (télé-magnétoscope, boîtes en cartons colorés, bouilloire électrique...) ils me paraissent plus pauvres que la dernière fois. Je me demande même s'ils mangent à leur faim tous les jours.

Je sais l'âme slave fataliste et encline à dramatiser, surtout en présence d'un « occidental », mais la misère de Natacha ne me semble pas feinte. J'ai peur pour eux et suis totalement impuissante face à cela.

Léna, mon ancienne prof, m'inquiète tout autant. Elle a une méningite et fait des séjours prolongés à l'hôpital, où je vais lui rendre visite : je met des espèces de pantoufles sur mes grosses chaussures boueuses pour éviter de salir les étages. L'ascenseur date de Mathusalem. A l'étage de Léna, une montagne de tables, lits, chaises cassées traînent dans un recoin du couloir. Quelques pots de peintures laissés ouverts dégagent une odeur lourde. Sa chambre est vétuste et spartiate : un lit en fer, une table, une chaise, un plafonnier blafard. C'est tout. Ah, si ! Un cabinet de toilette privé quand même, car Léna doit éviter de trop bouger. Une infirmière entre sans frapper et dit avec un ton digne d'une gardienne de prison : « si vous avez faim, c'est servi ! » Léna se lève alors et va retirer sa gamelle aux cuisines, qui me paraissent aussi sales que celles d'un vulgaire bouiboui de coin de rue. Léna trouve le moyen de rire et de me donner un cours de russe ! Sacrée Léna !

En sortant de cet endroit sordide, je vois la ville sous un autre œil. Je remarque à nouveau tous les détails de la rue, que mon esprit, habitué à les voir, avait occultés. Les femmes présentes partout : peintre en bâtiment, électriciennes, maçons, entretenant le réseau du gaz, éboueurs, vendeuses... Certaines, encore jeunes, une bouteille de bière à la main, se retenant les unes aux autres pour ne pas tomber. Ici, un accordéoniste saoul que deux *babouchkas* tentent désespérément d'extirper de la caisse sur laquelle il s'était installé : « Allez, Pierrot, lève-toi donc. Ah mon Dieu, les hommes! ».

Pavel et Sacha sont jeunes, ils ne doivent pas avoir 23/24 ans.

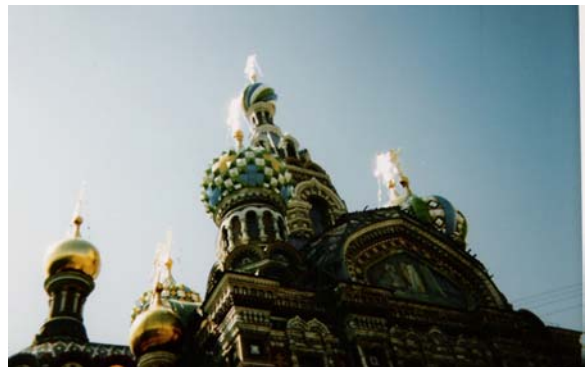
Nous les rencontrons dans le tram en rentrant de l'université. Ils veulent passer la soirée avec nous. « Des françaises, Sach', des françaises ! » « Mais qu'est-ce que vous faites là ? » nous demandent-ils, « regardez la ruine qu'est devenu notre pays. Vous auriez dû rester en France » Ils nous cachent leur profession. Ils préfèrent attendre que l'on se retrouve en comité restreint. Ils nous affirment juste que nous sommes en sécurité avec eux. Inconscience, curiosité ou mélange des deux, nous les invitons à la maison. Ils nous rejoignent plus tard avec du vin, de la vodka et un bouquet de fleur pour Cécile, une amie, dont c'est l'anniversaire. Inégalable galanterie des russes.

Miliciens ! Ils portent ce métier comme une honte. C'est mal vu. C'est associé aux abus, à la brutalité et au racket. Eux-même ne sont peut-être pas des enfants de chœur. Allez savoir ! Ils nous parlent de leur métier. Que faire entre une *babouchka* qui vient déclarer le vol de son unique chapka et le cadavre retrouvé suite à un règlement de compte ? Qui est prioritaire ? Comment retrouver une chapka ? Comment lutter contre les règlements de compte ? Ils sont devenus miliciens par la force des choses. Quel choix avaient-ils après 6 mois en Tchétchénie ? L'alcool aidant, les langues se délient et Pavel se lâche. Son visage se transforme, la violence se lit dessus. J'ai peur. Il parle. « Des camions de cadavres » « J'ai tiré, c'était eux ou nous » « La chair humaine est meilleure que le porc ». Propos alcoolisés ou réalité ? Au fond de moi, j'aimerais croire que ce ne sont que des propos d'alcooliques.

### Janvier 2001.

De nouveau en route vers la Russie, mais pour Moscou, cette fois. Moscou ne m'a jamais laissé une image bien positive. Mais six mois dans cette ville me la font aimer autant que Saint-Pétersbourg. De façon différente, seulement.

Au détour d'un voyage en Carélie (province au nord-est de Saint-Pétersbourg) , je m'arrête une journée à Saint-Pétersbourg. Je n'arrive pas à joindre Natacha et j'ai perdu la trace de Léna il y a un an et demi : une de mes trop rares lettres est restée sans réponse. Impossible de la joindre au téléphone. A t-elle déménagé ? Est-elle guérie ? Je voudrais savoir ce qu'elles sont devenues.



La ville se prépare à fêter ses 300 ans et s'est refait une beauté. Je reprend les rues que j'ai arpentées auparavant. Le périmètre de la Moika, de la Forteresse Pierre et Paul, du Palais d'Hiver, de Saint- Isaac, de l'Amirauté et du théâtre Pouchkine ressemble à un véritable décor de cinéma et est plus beau que jamais. Gostinnyi Dvor est toujours aussi luxueux. La Place Sennaia a remplacé son chantier par des places de parking, une partie des kiosques a disparu. Elle attend la colonne de la Paix, offerte par la France. Ce n'est plus le Saint-Pétersbourg que j'ai connu. Je n'y ai plus aucun repère.

Les petits restaurants traditionnels, certes peu esthétiques mais bon marché et typiquement russes, ont été obligés de céder la place à des fast-foods. Les vendeurs de glaces ont moins de *Stakantchik* (glace russe) et plus de glaces sans goût, à l'emballage brillant et coloré. Il n'y a personne devant Gostinnyi dvor : est-ce vraiment la pluie qui explique l'absence de débat politique pour aujourd'hui ? Les façades sont bien léchées, mais les balcons des cours intérieures tombent toujours.

C'est une question de moyens et de priorité, me direz-vous ! Il faut bien commencer par quelque chose, pour faire revivre une ville. C'est vrai. Le tricentenaire est une excellente occasion et beaucoup est fait. Les touristes et les amateurs d'art, d'histoire et de culture, russes ou étrangers, vont pouvoir se régaler. Mais malgré la fierté de voir leur ville sous les feux de la rampe, la vie sera-t-elle aussi belle à Saint-Pétersbourg pour Natacha, Léna et les autres ?